

SAMUEL BECKETT

**POUR FINIR
ENCORE**

et autres foirades



LES ÉDITIONS DE MINUIT

SAMUEL BECKETT

POUR FINIR ENCORE

et autres foirades



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1976, 1991, 2001, 2004 by Les ÉDITIONS DE MINUIT 7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1893-0

POUR FINIR ENCORE

Pour finir encore crâne seul dans le noir lieu clos front posé sur une planche pour commencer. Longtemps ainsi pour commencer le temps que s'efface le lieu suivi de la planche bien après. Crâne donc pour finir seul dans le noir le vide sans cou ni traits seule la boîte lieu dernier dans le noir le vide. Lieu des restes où jadis dans le noir de loin en loin luisait un reste. Reste des jours du jour jamais lumière aussi faible que la leur aussi pâle. Se remet donc ainsi à se faire encore pour finir encore le crâne lieu dernier au lieu de s'éteindre. S'y lève enfin soudain ou peu à peu et magique s'y maintient un jour de plomb. Toujours un peu moins noir jusqu'au gris final ou soudain comme au commutateur sable gris à perte de vue sous un ciel même gris sans nuages. Crâne lieu dernier noir vide dedans dehors jusqu'à soudain ou peu à peu ce jour de plomb enfin figé à peine levé. Ciel gris sans nuages sable gris à perte de vue longtemps désert pour commencer. Sable fin comme poussière ah mais poussière en effet profonde à engloutir les plus fiers monuments qu'elle fut d'ailleurs par-ci par-là. Là enfin même gris invisible a tout autre œil l'expulsé raide debout parmi ses ruines. Même gris tout le petit corps de la tête aux pieds enfoncés plus haut que les malléoles n'étaient les yeux seuls clairs demeurants. Les bras font toujours corps avec le tronc et l'une avec l'autre les jambes faites pour fuir. Ciel gris sans nuages poussière océan sans rides faux lointains à l'infini air d'enfer pas un souffle. Mêlés à la poussière vont s'enlisant les débris du refuge dont bon nombre déjà n'affleurent plus qu'à peine. Tout premier changement enfin un fragment se détache et tombe. Chute lente pour cette chose si dense qui se reçoit comme bouchon dans l'eau et s'enfonce à peine. Ainsi pour finir va se faisant encore le crâne lieu dernier au lieu de s'éteindre. Ciel gris sans nuages lointains sans fin air gris sans temps des ni pour Dieu ni pour ses ennemis. Là encore enfin des lointains sans fin inespérés surgis tranchant sur le gris deux nains blancs. D'abord et longtemps blancheur sans plus captée de loin dans l'air gris ils ahanent pas à pas dans la

poussière grise reliés par une civière blanche elle aussi vue de haut dans l'air gris. Lentement elle rase la poussière tant les dos sont voûtés et les bras longs par rapport aux jambes et tant les pieds enfoncent. Blanchis comme un seul mêmes solitudes ils se ressemblent tant que l'œil les confond. Ils portent vis-à-vis et souvent se relaient si bien qu'à tour de rôle ils ouvrent la marche à reculons. À celui qui la ferme revient qui sait le soin de gouverner un peu comme par petites touches le barreur le skifi. Qu'il oblique vers le nord ou tout autre point cardinal et l'autre aussitôt vers l'antipode d'autant. Que l'un s'arrête et autour de ce pivot que l'autre fasse faire à la civière deux cents grades et voilà les rôles renversés. Blancher d'os du drap vu de haut et des brancards avant et arrière et des nains jusqu'au sommet de l'énorme crâne. De loin en loin mûs comme un seul ils lâchent la civière pour ensuite la reprendre enfin de même sans avoir à se baisser. C'est le brancard à fumier de dérisoire mémoire aux brancards trois fois plus longs que le lit. Bombant le drap tantôt à l'avant tantôt à l'arrière au gré des permutations un oreiller marque la place de la tête. Tout au bout des bras les quatre mains s'ouvrent comme une seule et la civière si proche de la poussière déjà s'y pose sans bruit. Extrémités démesurées y compris les crânes jambes et troncs menus bras démesurés visages menus. Enfin les pieds comme un seul se dégagent le gauche en avant le droit en arriéré et c'est l'amble qui repart. Poussière grise à perte de vue sous un ciel gris sans nuages et là soudain ou peu à peu où poussière seule possible cette blancheur à déchiffrer. Reste à imaginer s'il peut la voir l'expulsé dernier parmi ses ruines si jamais il pourra la voir et si oui y croire. Entre lui et elle à vue d'oiseau l'espace ne va pas diminuant mais vient seulement d'apparaître dernier désert à traverser. Petit corps dernier état raide debout comme devant parmi ses ruines silence et fixité de marbre. Tout premier changement enfin un fragment se détache de la ruine mère et d'une chute lente creuse la poussière à peine. Poussière qui pour avoir tant englouti n'engloutit plus et tant pis pour le peu qui affleure encore. Ou seulement torpeur digestive comme jadis chez les boas au terme de quoi une dernière goulée fera place nette enfin. Nains blancheur lointaine venue de nulle part immobile dans l'air gris là où poussière seule possible. Portage immémorial et solitudes comme un seul ils avancent reculent par-ci par-là s'arrêtent repartent. Celui face à la marche s'arrête parfois et redresse comme

il peut la tête comme pour scruter le vide et qui sait corriger le cap. Puis nouveau départ si doux que l'œil ne le voit qu'après coup départ au petit bonheur tête basse paupières closes. Levé longtemps vers les faces horizontales l'œil a beau s'acharner de plus en plus proche il n'obtient que deux petits ovales sans regard. Comble de la voûte cyclopéenne jaillie du front en surplomb bombe blanche vers le ciel gris la bosse d'habitativité ou amour du foyer. Tout dernier changement enfin dos au ciel l'expulsé tombe et reste étendu parmi ses ruines. Pieds centre corps rayon tombe d'un bloc comme la statue tombe de plus en plus vite l'espace d'un quadrant. Bien malin l'œil capable de le déceler désormais mêlé aux ruines mêlées à la poussière sous un ciel déserté par ses charognards. Quoique inaudible toujours le souffle ne l'a pas quitté et fait frémir en s'exhalant un rien de poussière. Trous lapis des yeux toujours qu'au contraire de la poupée la chute n'a pas fermés ni la poussière encore envahis. Plus question désormais qu'il ait jamais à ne pas les en croire devant cette blancheur au loin où poussière et ciel se confondent. Blancheur ni sur terre ni au ciel des nains comme au bout de leur peine la civière déposée en travers les blancs corps de marbre. Ruines silence et fixité de marbre petit corps prostré au garde-à-vous orbites béantes au fond bleu lavé. Comme du temps de l'aplomb les bras font corps avec le tronc et l'une avec l'autre les jambes faites pour fuir. Tombé d'un bloc de tout son petit long face en avant comme poussé dans le dos par une main amie ou par le vent mais l'air est immobile Ou venu d'une lie de vie au terme du long sur pied tombe tombe sans crainte tu ne pourras plus te relever. Crâne funéraire tout va-t-il s'y figer tel pour toujours civière et nains ruines et petit corps ciel gris sans nuages poussière n'en pouvant plus lointains sans fin air d'enfer. Et rêve d'un parcours par un espace sans ici ni ailleurs où jamais n'approcheront ni n'éloigneront de rien tous les pas de la terre. Que non car pour finir encore peu à peu ou comme au commutateur le noir s'y refait enfin ce certain noir que seule peut certaine cendre. Par elle qui sait une fin encore sous un ciel même noir sans nuages elle terre et ciel d'une fin dernière si jamais il devait y en avoir une s'il le fallait absolument.

IMMOBILE

Clair enfin fin d'une journée sombre le soleil brille enfin et disparaît. Assis immobile face à la fenêtre face à la vallée ici temps normal tourner la tête et le fixer au sud-ouest le soleil qui décline. Voire se lever certains états et aller se poster à la fenêtre ouest immobile à le fixer le soleil qui décline et ensuite les feux du couchant. Toujours immobile raison quelconque depuis quelque temps cette heure-ci face à la fenêtre ouverte face au sud dans le petit fauteuil droit en osier. Les yeux fixent sans voir le dehors jusqu'à ce que tout premier mouvement depuis quelque temps ils se ferment quoique toujours sans voir au jour toujours. Tout immobile donc à nouveau calme parfait en apparence jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent à nouveau au jour toujours quoique moins. Ici temps normal tourner la tête cent grades ou presque et fixer le soleil ou disparu ce dernier les feux mourants. Voire se lever certains états et aller se poster à la fenêtre ouest jusqu'à nuit noire voire certains soirs raison quelconque bien après. Les yeux donc s'ouvrent à nouveau au jour toujours et à nouveau se ferment d'un seul mouvement ou presque. Tout immobile donc à nouveau face au sud à la vallée dans ce fauteuil en osier quoique en réalité vu de plus près pas immobile du tout mais tremblant de partout. De plus près savoir détail par détail pour aboutir à ce tout pas immobile du tout mais tremblant de partout. Mais première vue dans ce jour mourant tout immobile en apparence même les mains toute évidence toutes tremblantes et la poitrine haletant à peine. Les jambes côte à côte cassées angle droit au genou à l'image de cette vieille statue vieux dieu quelconque qui résonnait à l'aube et au crépuscule. Le tronc idem raide d'aplomb jusqu'au sommet du crâne vu de dos y compris la nuque au-dessus du dossier. Les bras idem cassés angle droit au coude les avant-bras le long des accoudoirs longs juste assez bras et accoudoirs pour qu'au bout de ceux-ci s'appuient les poings lâchement serrés. Tout immobile donc à nouveau calme parfait en apparence yeux fermés lesquels pour anticiper une fois rouverts à moins de trop tarder alors nuit noire ou

bien clair de lune ou étoiles ou les deux. Temps normal fixer la nuit qui tombe quelque temps qu'elle y mette depuis ce fauteuil étroit ou debout à la fenêtre ouest immobile les deux cas. Immobile savoir fixant un objet unique tel arbre ou arbuste un détail unique si proche le tout si assez loin le temps qu'il disparaisse. Voire à la fenêtre est certains états à fixer sur le coteau un point quelconque tel le hêtre à l'ombre duquel jadis le temps qu'il disparaisse. Le fauteuil raison quelconque toujours même place face à la fenêtre face au sud comme si cramponné au sol alors qu'en réalité rien de plus léger plus mobile imaginable. Ou ailleurs n'importe quelle ouverture à fixer rien de dicible rien que le jour mourant jusqu'au noir total quoique en réalité bien sûr jamais rien de tel rien qu'encore moins de jour là ou moins semblait impossible. Tout immobile donc pendant tout ce temps yeux ouverts d'abord puis fermés puis rouverts aucun autre mouvement aucune sorte quoique en réalité bien sûr pas immobile du tout lorsque soudain en apparence tout au moins le mouvement que voici impossible à suivre plus forte raison décrire. Le poing droit s'ouvrant lentement lâche l'accoudoir entraînant tout l'avant-bras y compris le coude et lentement s'élève s'ouvrant toujours davantage et tournant dextrorsum jusqu'à ce qu'à mi-chemin de la tête il hésite mi-ouvert tremblant en suspens dans l'air. En suspens comme si mi-enclin à retourner savoir retomber tout en lentement se refermant et tournant dans l'autre sens jusqu'où et tel au départ lâchement serré au bout de l'accoudoir. Ici vu ce qui vient non plus à mi-chemin mais presque rendu avant d'hésiter tremblant comme si mi-enclin etc. Mi non mais au bord lorsque à son tour la tête part vers l'avant vers le bas jusque parmi les doigts expectants où sitôt reçue et tenue elle pèse de l'avant jusqu'à ce qu'au contact de l'accoudoir le coude mette fin au mouvement et tout immobile à nouveau. Ici un peu en arrière jusqu'au susdit suspens avant la tête à la rescousse comme si le besoin des doigts plus fort que le sien et en avant vers le bas d'un seul mouvement ou presque jusqu'au heurt coude-accoudoir. Tout immobile donc à nouveau tête en main savoir le pouce sur le bord externe de l'orbite droite l'index idem gauche et le majeur sur la pommette gauche plus à mesure que les heures s'écoulaient des contacts moindres plus ou moins chacun plus ou moins tantôt plus tantôt moins selon les menus remuements des différentes parties à mesure que la nuit s'écoule. Comme si dans le noir paupière close pas assez et

plus que jamais nécessaire contre le jamais rien de tel le rempart d'appoint de la main. Le laisser là tout immobile ou alors tâter côté sons l'écoute des sons tout immobile tête en main à l'affût d'un son.

(Traduit de l'anglais par l'auteur.)

1970.

AUTRES FOIRADES

I

Il est tête nue, pieds nus, et vêtu d'un maillot et d'un pantalon collant trop court, ses mains le lui ont dit, et redit, et ses pieds, se tâtant l'un l'autre et se frottant contre les jambes, le long du mollet et du tibia. À cette tenue vaguement pénitentiaire aucun de ses souvenirs ne répond encore, mais tous sont de lourdeur, dans ce domaine, d'ampleur et d'épaisseur. La grande tête où il peine n'est plus qu'un rire, il s'en va, il reviendra. Un jour il se verra, tout le devant, de la poitrine aux pieds, et les bras, et enfin les mains, longuement, dos et creux, d'abord raides à bout de bras, puis de tout près, tremblantes, sous les yeux. Il s'arrête, pour la première fois depuis qu'il se sait en marche, un pied devant l'autre, le plus haut bien à plat, le plus bas sur la pointe, et attend que cela se décide. Puis il repart. Il ne tâtonne pas, malgré le noir, n'allonge pas les bras, n'écarquille pas les mains, ne retient pas les pieds avant de les poser. Si bien qu'il se heurte souvent, c'est-à-dire à chaque virage, aux parois qui enserrent le chemin, à celle de droite quand il vire à gauche, à celle de gauche quand il vire à droite, tantôt du pied, tantôt du sommet de la tête, car il se tient penché, à cause de la rampe, et puis parce qu'il se tient toujours penché, le dos rond, la tête en avant et les yeux baissés. Il perd son sang, mais en petite quantité, les petites plaies ont le temps de se refermer, avant d'être rouvertes, il va si lentement. Par endroits les parois se touchent presque, ce sont alors ses épaules qui prennent. Mais au lieu de s'arrêter et même de rebrousser chemin, en se disant, C'est ici la fin de la promenade, il faut maintenant regagner l'autre terminus et recommencer, au lieu de cela il engage son flanc dans l'étranglement et ainsi peu à peu parvient à le franchir, au grand dam de sa poitrine et de son dos. Ses yeux, à force de s'offrir à l'obscurité, commencent-ils à la percer ? Non, et c'est une des raisons pour lesquelles il les ferme de plus en plus, de plus en plus souvent, de plus en plus longuement. C'est qu'en lui le souci va croissant de s'épargner toute

fatigue inutile, comme celle par exemple de regarder devant soi, et même autour de soi, heure après heure, jour après jour, sans jamais rien voir. Ce n'est pas le moment de parler de ses torts, mais il a eu tort peut-être de ne pas persister, dans ses efforts pour percer l'obscurité. Car il aurait pu finir par y arriver, dans une certaine mesure, et ç'aurait été alors plus gai, un rayon de lumière, ça fait tout de suite plus gai. Et tout pourra s'éclairer, d'un moment à l'autre, insensiblement d'abord et puis, comment dire, puis de plus en plus, jusqu'à ce que tout soit inondé de clarté, le chemin, le sol, les parois, la voûte, lui-même, tout cela inondé de lumière sans qu'il le sache. La lune pourra s'encadrer au fond de la perspective, un pan de ciel étoilé ou ensoleillé plus ou moins, sans qu'il puisse s'en réjouir et presser le pas, ou au contraire faire demi-tour, pendant qu'il en est encore temps, et rebrousser chemin. Enfin pour le moment ça marche, et c'est l'essentiel. Les jambes notamment, il semble les avoir en bon état, c'est important, Murphy avait d'excellentes jambes. La tête est encore un peu faible, c'est long à revenir, cette partie-là. Faible, elle peut le demeurer, elle peut même faiblir davantage, sans que cela tire à conséquence. Pas trace de folie en tout cas, pour le moment, c'est important. Bagage réduit, mais bien équilibré. Le cœur ? Ça va. Il repart. Le reste ? Ça va. Il fera l'affaire. Mais voilà qu'ayant viré à droite, par exemple, au lieu de virer à gauche un peu plus loin, il vire de nouveau à droite. Et voilà encore qu'un peu plus loin, au lieu de virer à gauche enfin, il vire encore une fois à droite. Et ainsi de suite jusqu'au moment où, au lieu de virer encore une fois à droite, comme il s'y attendait, il vire à gauche. Et pendant quelque temps ses zigzags reprennent leur cours normal, le déportant alternativement à droite et à gauche, c'est-à-dire le portant droit en avant, ou peu s'en faut, mais selon un axe qui n'est plus celui du départ, du moment plutôt où il eut soudain conscience d'être parti, ou qui l'est peut-être toujours après tout. Car s'il est de longues périodes où la droite l'emporte sur la gauche, il en est d'autres où la gauche l'emporte sur la droite. Peu importe en tout cas, du moment qu'il monte toujours. Mais voilà qu'un peu plus loin il se met à dévaler une pente si abrupte qu'il doit se rejeter en arrière afin de ne pas tomber. Où donc l'attend-elle, la vie, par rapport à son point de départ, au point plutôt où il eut soudain conscience d'être parti, en haut ou en bas ? Ou finiront-elles par s'annuler, les longues montées douces et les brèves

descentes à pic ? Peu importe en tout cas, du moment qu'il est sur le bon chemin, et il l'est, car il n'en est pas d'autres, à moins qu'il ne les ait dépassés, l'un après l'autre, sans s'en apercevoir. Parois et sol, sinon en pierre, en ont la dureté, au toucher, et sont humides. Celles-là, certains jours, il s'arrête pour les lécher. La faune, s'il y en a, est silencieuse. Les seuls bruits, à part ceux du corps qui avance, sont de chute. C'est une grosse goutte qui tombe enfin de très haut et s'écrase, une masse dure qui soudain quitte sa place et se précipite en bas, des matières plus légères qui s'éboulent lentement. L'écho alors se fait entendre, aussi fort d'abord que le bruit qui l'éveille et se répétant parfois jusqu'à vingt fois, chaque fois un peu plus faible, non, certaines fois plus fort que celle d'avant, avant de s'assoupir. Puis c'est de nouveau le silence, rompu seulement par le bruit, faible et complexe, du corps qui avance. Mais ces bruits de chute sont peu fréquents, le plus souvent c'est le silence qui règne, rompu seulement par les bruits du corps qui avance, celui des pieds nus sur le sol humide, celui du souffle un peu oppressé, celui des heurts contre les parois, celui du passage des étranglements, celui des vêtements, du maillot et du pantalon, se prêtant aux mouvements du corps et s'y opposant, se décollant de la peau moite avant de s'y recoller, se déchirant et agités aux endroits déjà en lambeaux par de brusques remous aussitôt calmés, et celui enfin des mains qui par moments passent et repassent sur toutes les parties du corps qu'elles peuvent sans fatigue atteindre. Lui n'est pas encore tombé. L'air est très mauvais. Quelquefois il s'arrête et s'appuie contre une paroi, les pieds calés contre l'autre. Il a déjà un certain nombre de souvenirs, depuis celui du jour où il eut soudain conscience d'être là, sur ce même chemin qui le charrie encore, jusqu'au tout dernier, celui de s'être arrêté pour s'appuyer contre la paroi, il a déjà son petit passé, presque des habitudes. Mais tout cela est encore précaire. Et souvent il se surprend, en marche et au repos, mais surtout en marche, car il se repose peu, aussi dénué d'histoire que le premier jour, sur ce même chemin, qui est son commencement, les jours de grande mémoire. Mais maintenant le plus souvent, la première surprise passée, la mémoire lui revient et le ramène, s'il veut, loin en arrière jusqu'à cet instant au-delà duquel rien, et où il était déjà vieux, c'est-à-dire près de la mort, et savait, sans pouvoir se rappeler avoir vécu, ce que sont la vieillesse et la mort, entre autres choses capitales. Mais tout cela est encore précaire et souvent il débute,

vieux, dans ses noirs méandres, et fait ses premiers pas un bon moment, avant de les savoir seulement les derniers, ou plus récents. L'air est si mauvais que seul doit pouvoir y survivre celui n'ayant jamais respiré le vrai, le grand, ou ne l'ayant plus respiré depuis fort longtemps. Et ce grand air, s'il devait succéder brusquement à celui de cet endroit, lui serait sans doute fatal, au bout de quelques bouffées. Mais le passage de l'un à l'autre se fera sans doute doucement, au moment voulu, et petit à petit, à mesure que l'homme s'approche de la sortie. Et déjà peut-être l'air est moins mauvais qu'au moment du départ, qu'au moment c'est-à-dire où il eut soudain conscience d'être parti. Petit à petit en tout cas son histoire se constitue, jalonnée sinon de jours bons et mauvais, du moins de certains repères établis, à tort ou à raison, dans le domaine de l'événement, par exemple l'étranglement le plus étroit, la chute la plus retentissante, l'éboulement le plus long, l'écho le plus long, le heurt le plus sévère, la descente la plus abrupte, le plus grand nombre de virages successifs dans le même sens, la plus grande fatigue, le repos le plus long, l'amnésie la plus longue et le silence, abstraction faite du bruit qu'il fait en avançant, le plus long. Ah oui, et le passage le plus fécond de tous sur toutes les parties du corps à leur portée d'une part des mains, de l'autre des pieds nus, froids et humides. Et le meilleur léchage de paroi. Bref tous les sommets. Et ensuite d'autres sommets, à peine moins élevés, tel un heurt si fort qu'il avait bien failli être le plus fort de tous. Et ensuite d'autres sommets encore, à peine plus bas, un léchage de paroi si bon qu'il valait presque celui qui avait failli être le meilleur. Puis peu, ou rien, jusqu'aux minima, inoubliables eux aussi, les jours de grande mémoire, un bruit de chute si affaibli, par l'éloignement, ou par le peu de poids, ou par le peu de distance parcouru, entre le départ et l'arrivée, qu'il l'avait peut-être imaginé, ou encore, autre exemple, deux virages seulement se succédant, soit à gauche, soit à droite, mais c'est là un mauvais exemple. Et d'autres repères encore lui étaient fournis par les premières fois, et même par les secondes. Le premier étranglement, par exemple, sans doute parce qu'il ne s'y attendait pas, ne l'avait pas moins fortement impressionné que l'étranglement le plus étroit, de même que le deuxième éboulement, sans doute parce qu'il s'y attendait, lui avait laissé un souvenir aussi tenace que celui qui avait le moins duré. Quoi qu'il en soit son histoire va ainsi se constituant, et même se modifiant, dans la

mesure où de nouveaux hauts et de nouveaux bas viennent pousser dans l'ombre et vers l'oubli ceux temporairement à l'honneur et où d'autres éléments et motifs, tels ces os dont il sera bientôt traité, et à fond, à cause de leur importance, viennent l'enrichir.

(années 60)

II

J'ai renoncé avant de naître, ce n'est pas possible autrement, il fallait cependant que ça naisse, ce fut lui, j'étais dedans, c'est comme ça que je vois la chose, c'est lui qui a crié, c'est lui qui a vu le jour, moi je n'ai pas crié, je n'ai pas vu le jour, il est impossible que j'aie une voix, il est impossible que j'aie des pensées, et je parle et pense, je fais l'impossible, ce n'est pas possible autrement, c'est lui qui a vécu, moi je n'ai pas vécu, il a mal vécu, à cause de moi, il va se tuer, à cause de moi, je vais raconter ça, je vais raconter sa mort, la fin de sa vie et sa mort, au fur et à mesure, au présent, sa mort seule ne serait pas assez, elle ne me suffirait pas, s'il râle c'est lui qui râlera, moi je ne râlerai pas, c'est lui qui mourra, moi je ne mourrai pas, on l'entertera peut-être, si on le trouve, je serai dedans, il pourrira, moi je ne pourrirai pas, il n'en restera plus que les os, je serai dedans, il ne sera plus que poussière, je serai dedans, ce n'est pas possible autrement, c'est comme ça que je vois la chose, la fin de sa vie et sa mort, comment il va faire pour finir, il est impossible que je le sache, je le saurai, au fur et à mesure, il est impossible que je le dise, je le dirai, au présent, il ne sera plus question de moi, seulement de lui, de la fin de sa vie et de sa mort, de l'enterrement si on le trouve, ça finira là, je ne vais pas parler de vers, d'os et de poussière, ça n'intéresse personne, a moins de m'ennuyer dans sa poussière, ça m'étonnerait, autant que dans sa peau, ici un long silence, il se noiera peut-être, il voulait se noyer, il ne voulait pas qu'on le trouve, il ne peut plus rien vouloir, mais autrefois il voulait se noyer, il ne voulait pas qu'on le trouve, une eau profonde et une meule au cou, élan éteint comme les autres, mais pourquoi un jour à gauche, pourquoi, plutôt que dans une autre direction, ici un long silence, il n'y aura plus de je, il ne dira plus jamais je, il ne dira plus jamais rien, il ne parlera à personne, personne ne lui parlera, il ne parlera pas tout seul, il ne pensera pas, il ira, je serai dedans, il se laissera tomber pour dormir, pas n'importe où, il dormira mal, à cause de moi,

il se lèvera pour aller plus loin, il ira mal, à cause de moi, il ne pourra plus rester en place, à cause de moi, il n'y a plus rien dans sa tête, j'y mettrai le nécessaire.

(années 60)

III

Horn venait la nuit. Je le recevais dans l'obscurité. J'avais appris à tout supporter sauf d'être vu. Je le congédiais, dans les premiers temps, au bout de cinq ou six minutes. Par la suite il s'en allait de lui-même, passé ce délai. Il consultait ses notes à la lumière d'une torche électrique. Puis il éteignait et parlait dans l'obscurité. Lumière silence, obscurité parole. Ça faisait cinq ou six ans que personne ne m'avait vu, moi tout le premier. Je parle du visage que j'avais tant sondé, jadis et naguère. J'essaie maintenant de reprendre cette inspection, pour qu'elle me serve de leçon. Je ressors mes glaces et miroirs. Je finirai par me laisser voir. Je crierai, si l'on frappe, Entrez ! Mais je parle d'il y a cinq ou six ans. Ces indications de durée, et celles à venir, pour que nous nous sentions dans le temps. Le corps me donnait plus de mal. Je me le masquais de mon mieux, mais quand je me levais il se montrait forcément. Car je commençais à me lever. Puis on se blesse. C'était en tout cas moins grave. Mais le visage, rien à faire. Horn donc la nuit. Quand il oubliait sa torche il usait d'allumettes. Lui disais-je, par exemple, Et sa robe ce jour-là ?, il allumait, feuilletait, trouvait le renseignement, éteignait et répondait, par exemple, La jaune. Il n'aimait pas qu'on l'interrompe et je dois dire que je n'en avais que rarement l'occasion. L'interrompant une nuit je le priai de s'éclairer le visage. Il le fit, rapidement, éteignit et enchaîna. L'interrompant derechef je le priai de se taire un instant. Ça n'alla pas plus loin. Mais le lendemain, ou peut-être seulement le surlendemain, je le priai d'entrer de s'éclairer le visage et de le maintenir éclairé jusqu'à nouvel ordre. Assez vive d'abord, la lumière alla faiblissant jusqu'à ne plus être qu'une lueur jaune. Celle-ci, à ma surprise, persista un long moment. Puis brusquement ce fut le noir et Horn s'en alla, les cinq ou six minutes s'étant sans doute écoulées. Mais là de deux choses l'une, ou bien l'extinction avait réellement coïncidé, par un curieux effet du hasard, avec la fin de la séance, ou bien c'est Horn,

sachant qu'il était temps de partir, qui avait coupé les derniers restes de courant. Il m'arrive encore de revoir le visage pâlisant où m'apparaissait de plus en plus clairement, à mesure que l'ombre le gagnait, celui dont j'avais gardé le souvenir. À la fin, alors qu'inexplicablement il tardait à se dissiper tout à fait, je m'étais dit, Aucun doute, c'est lui. C'est dans l'espace extérieur, à ne pas confondre avec l'autre, que ces images s'organisent. Il me suffit d'interposer ma main, ou de fermer les yeux, pour ne plus les voir, ou encore d'ôter mes lunettes, pour qu'elles se brouillent. C'est un avantage. Mais ce n'est pas une véritable protection, comme nous allons voir. C'est pourquoi je me tiens de préférence, quand je me lève, devant une surface unie, semblable à celle que je commande depuis mon lit, je parle du plafond. Car je commence de nouveau à me lever. Je croyais avoir fait mon dernier voyage, celui où maintenant je dois encore une fois essayer de voir clair, afin qu'il me serve de leçon, et dont j'aurais mieux fait de ne pas revenir. Mais l'impression me gagne que je vais être obligé d'en entreprendre un autre. Je commence donc de nouveau à me lever et à faire quelques pas dans ma chambre, en me tenant aux barreaux du lit. C'est l'athlétisme au fond qui m'a perdu. D'avoir tant sauté et couru, boxé et lutté, dans ma jeunesse, et bien au-delà pour certaines spécialités, j'ai usé la machine avant l'heure. J'avais dépassé la quarantaine que je lançais la perche encore.

(années 60)

IV

Vieille terre, assez menti, je l'ai vue, c'était moi, de mes yeux grifanes d'autrui, c'est trop tard. Elle va être sur moi, ce sera moi, ce sera elle, ce sera nous, ça n'a jamais été nous. Ce n'est peut-être pas pour demain, mais trop tard. C'est pour bientôt, comme je la regarde, et quel refus, comme elle me refuse, la tant refusée. C'est une année à hannetons, l'année prochaine il n'y en aura pas, ni l'année suivante, regarde-les bien. Je rentre à la nuit, ils s'envolent, ils lâchent mon petit chêne et s'en vont, gavés, dans les ombres. Tristi fummo ne l'aere dolce. Je rentre, lève le bras, saisis la branche, me met debout et rentre dans la maison. Trois ans dans la terre, ceux qui échappent aux taupes, puis dévorer, dévorer, dix jours durant, quinze jours, et chaque nuit le vol. Jusqu'à la rivière, peut-être, ils partent vers la rivière. J'allume, j'éteins, honteux, je reste debout devant la fenêtre, je vais d'une fenêtre à l'autre, en m'appuyant aux meubles. Un instant je vois le ciel, les différents ciels, puis ils se font visages, agonies, les différentes amours, bonheurs aussi, il y en a eu aussi, malheureusement. Moments d'une vie, de la mienne, entre autres, mais oui, à la fin. Bonheurs, quels bonheurs, mais quelles morts, quelles amours, sur le moment je l'ai su, c'était trop tard. Ah aimer, mourant, et voir mourir, les êtres vite chers, et être heureux, pourquoi ah, pas la peine. Non mais maintenant, seulement rester là, debout devant la fenêtre, une main au mur, l'autre accrochée à la chemise, et voir le ciel, un peu longuement, mais non, hoquets et spasmes, mer d'une enfance, d'autres ciels, un autre corps.

(années 60)

AU LOIN UN OISEAU

Terre couverte de ruines, il a marché toute la nuit, moi j'ai renoncé, frôlant les haies, entre chaussée et fossé, sur l'herbe maigre, petits pas lents, toute la nuit sans bruit, s'arrêtant souvent, tous les dix pas environ, petits pas méfiants, reprenant haleine, puis écoutant, terre couverte de ruines, j'ai renoncé avant de naître, ce n'est pas possible autrement, mais il fallait que ça naisse, ce fut lui, j'étais dedans, il s'est arrêté, c'est la centième fois cette nuit, environ, ça donne l'espace par couru, c'est la dernière, il est courbé sur son bâton, je suis dedans, c'est lui qui a crié, lui qui a vu le jour, moi je n'ai pas crié, je n'ai pas vu le jour, les deux mains l'une sur l'autre pèsent sur le bâton, le front pèse sur les mains, il a repris haleine, il peut écouter, le tronc à l'horizontale, les jambes écartées, les genoux fléchis, même vieux manteau, les basques raidies se dressent par-derrrière, le jour point, il n'aurait qu'à lever les yeux, qu'à les ouvrir, qu'à les lever, il se confond avec la haie, au loin un oiseau, le temps de saisir et il file, c'est lui qui a vécu, moi je n'ai pas vécu, mal vécu, à cause de moi, il est impossible que j'aie une conscience et j'en ai une, un autre me devine, nous devine, il en est là, il a fini par en arriver là, je l'imagine, là à nous deviner, les deux mains et la tête font un petit tas, les heures passent, il ne bouge pas, il me cherche une voix, il est impossible que j'aie une voix et je n'en ai pas, il va m'en trouver une, elle m'ira mal, elle fera l'affaire, son affaire, mais plus rien sur lui, cette image, le petit tas des mains avec la tête, le tronc à l'horizontale, les coudes de part et d'autre, les yeux fermés et le visage figé dans l'écoute, les yeux qu'on ne voit pas et tout le visage qu'on ne voit pas, le temps n'y change rien, cette image et plus rien, terre couverte de ruines, la nuit s'en retire, il a filé, je suis dedans, il va se tuer, à cause de moi, je vais vivre ça, je vais vivre sa mort, la fin de sa vie et puis sa mort, au fur et à mesure, au présent, comment il va s'y prendre, il est impossible que je le sache, je le saurai, au fur et à mesure, c'est lui qui mourra, moi je ne mourrai pas, il n'en restera plus que les os, je serai dedans, il n'en

restera plus que du sable, je serai dedans, ce n'est pas possible autrement, terre couverte de ruines, il a traversé la haie, il ne s'arrête plus, il ne dira jamais je, à cause de moi, il ne parlera à personne, personne ne lui parlera, il ne parlera pas tout seul, il ne reste rien dans sa tête, j'y mettrai ce qu'il faut, pour finir, pour ne plus dire je, pour ne plus ouvrir la bouche, souvenirs et regrets confus, confusion d'êtres aimés et impossible jeunesse, penché en avant et tenant le bâton par le milieu il trébuche à travers champs, une vie à moi, j'ai essayé, ça a échoué, jamais que la sienne, mauvaise, à cause de moi, il disait que ce n'en était pas une, mais si, c'en est une encore, la même, je suis encore dedans, le même, je mettrai des visages dans sa tête, des noms, des lieux, je brasserais tout ça, de quoi finir, des ombres à fuir, dernières ombres, à fuir et à poursuivre, il confondra sa mère avec des grues, son père avec un cantonnier nommé Balfe, je lui collerai un vieux clébard malade pour qu'il aime encore, perde encore, terre couverte de ruines, petits pas affolés

(années 60)

SE VOIR

Endroit clos. Tout ce qu'il faut savoir pour dire est su. Il n'y a que ce qui est dit. À part ce qui est dit il n'y a rien. Ce qui se passe dans l'arène n'est pas dit. S'il fallait le savoir on le saurait. Ça n'intéresse pas. Ne pas l'imaginer. Temps usant de la terre en user à regret. Endroit fait d'une arène et d'une fosse. Entre les deux longeant celle-ci une piste. Endroit clos. Au-delà de la fosse il n'y a rien. On le sait puisqu'il faut le dire. Arène étendue noire. Des millions peuvent s'y tenir. Errants et immobiles. Sans jamais se voir ni s'entendre. Sans jamais se toucher. C'est tout ce qu'on sait. Profondeur de la fosse. Voir du bord tous les corps placés au fond. Les millions qui y sont encore. Ils paraissent six fois plus petits que nature.

Fond divisé en zones. Zones noires et zones claires. Elles en occupent toute la largeur. Les zones restées claires sont carrées. Un corps moyen y tient à peine. Étendu en diagonale. Plus grand il doit se recroqueviller. On sait ainsi la largeur de la fosse. On la saurait sans cela. Des zones noires faire la somme. Des zones claires. Les premières l'emportent de loin. L'endroit est vieux déjà. La fosse est vieille. Au départ elle n'était que clarté. Que zones claires. Se touchant presque. Lisérées d'ombre à peine. La fosse semble en ligne droite. Puis réapparaît un corps déjà vu. Il s'agit donc d'une courbe fermée. Clarté très brillante des zones claires. Elle ne mord pas sur les noires. Celles-ci sont d'un noir inentamable. Aussi dense sur les bords, qu'au centre. En revanche cette clarté monte tout droit. Haut au-dessus du niveau de l'arène. Aussi haut au-dessus que la fosse est profonde. Se dressent dans l'air noir des tours de pâle lumière. Autant de zones claires autant de tours. Autant de corps visibles dans le fond. La piste suit la fosse sur toute sa longueur. Sur tout son pourtour. Elle est surélevée par rapport à l'arène. La valeur d'une marche. Elle est faite de feuilles mortes. Rappel de la belle nature. Elles sont sèches. L'air sec et la chaleur. Mortes mais pas pourries. Elles tomberaient plutôt en

poussière. Piste juste assez large pour un seul corps. Jamais deux ne s'y croisent.

(années 60)

UN SOIR

Il fut trouvé par terre. Un hasard. Il ne manquait à personne. Personne ne le cherchait. Une vieille le trouva. C'est vague. Les faits sont si anciens. Elle errait en quête de fleurs sauvages. Des jaunes uniquement. N'ayant d'yeux que pour elles elle buta contre l'allongé. Il gisait face contre terre les bras déployés.

Il portait malgré la saison un manteau d'hiver. Cachée sous le corps toute une rangée de boutons dépareillés le fermait de haut en bas. L'homme debout les pans frôlaient le sol. Cela a l'air de se tenir. Près de la tête un chapeau reposait de guingois. À la fois sur le bord et la calotte. La couleur verdâtre du manteau faisait qu'il n'attirait guère la vue. Seule eût sauté de loin à des yeux chercheurs la tête chenue. Peut-elle l'avoir vu déjà quelque part ? Debout quelque part ? Attention. Elle était en noir. Les bords de sa longue jupe noire traînaient dans l'herbe. C'était la fin du jour. Si elle repartait vers l'est ce serait à la suite de son ombre. Longue ombre noire. C'était l'époque des agneaux. Mais il n'y en avait point. Elle n'en voyait point. Un tiers s'il survenait ne verrait en fait de corps qu'eux deux. D'abord la vieille debout. Puis en se rapprochant le corps étendu. Cela a l'air de se tenir. Le pré désert. La vieille en noir immobile debout. Le corps immobile par terre. Du jaune au bout du bras noir. Les cheveux blancs dans l'herbe. Le levant s'abîmant dans la nuit. Attention. Le temps. Ciel couvert jusqu'au soir. À l'ouest-nord-ouest proche de l'horizon déjà l'astre paraît enfin. De la pluie? Quelques gouttes si l'on veut. Quelques gouttes le matin si l'on veut. Au présent pour finir. Les faits sont si anciens. Enfermée chez elle toute la journée elle sort en même temps que le soleil. Elle se dépêche de gagner le pré. Surprise de n'avoir vu personne elle erre fiévreusement en quête de fleurs sauvages. Fiévreusement vu l'imminence de la nuit. Elle remarque avec surprise l'absence des agneaux nombreux en cette saison à cet endroit. Elle porte le noir que jeune veuve elle

prit. C'est pour en reflleurir la tombe qu'elle cherche les fleurs qu'il avait aimées. N'était le besoin de jaune au bout du bras noir il n'y en aurait point. Il n'y en a donc que le moins possible. C'est là pour elle la troisième surprise depuis sa sortie. Car elles abondent en cette saison à cet endroit. Amie de toujours son ombre la gêne. Au point qu'elle finit par faire face au soleil. Qu'une fleur paraisse à l'écart de son trajet elle y va de biais. Il lui tarde que le coucher s'achève et qu'elle erre à nouveau librement à la lumière du long crépuscule. S'ajoute à son trouble le bruissement familier de sa longue jupe noire au contact de l'herbe. Elle avance les yeux mi-clos comme aspirée par l'incendie. Elle peut se dire que c'est trop d'étrangetés pour un seul soir de mars ou d'avril. Personne en vue. Pas le moindre agneau. Presque pas de fleurs. Ombre et bruissement ennemis. Et pour comble le choc du corps contre son pied. Un hasard. Il ne manquait à personne. Personne ne le cherchait. Noir et vert des vêtements qui se touchent. Près des cheveux blancs le jaune des fleurs cueillies. Le vieux visage ensoleillé. Petit tableau vivant comme on dit. C'est le silence désormais. Tant qu'elle ne pourra repartir. Le soleil disparaît enfin et avec lui toute ombre. À cet endroit. Lente chute du crépuscule. Nuit sans lune ni étoiles. Tout cela a l'air de se tenir. Mais ne pas en dire davantage.

(années 60)

LA FALAISE

Fenêtre entre ciel et terre on ne sait où. Elle donne sur une falaise incolore. La crête échappe à l'œil où qu'il se mette. La base aussi. Deux pans de ciel à jamais blanc la bordent. Le ciel laisse-t-il deviner une fin de terre ? L'éther intermédiaire ? D'oiseau de mer pas trace. Ou trop claire pour paraître. Enfin quelle preuve d'une face ? L'œil n'en trouve aucune où qu'il se mette. Il se désiste et la folle s'y met. Émerge enfin d'abord l'ombre d'une corniche. Patience elle s'animera de restes mortels. Un crâne entier se dégage pour finir. Un seul d'entre ceux que valent de tels débris. Du coronal il tente encore de rentrer dans la roche. Les orbites laissent entrevoir l'ancien regard. Par instants la falaise disparaît. Alors l'œil de voler vers les blancs lointains. Ou de se détourner de devant.

1975.

PLAFOND

À l'instant de l'émergence la première vision est celle du blanc. Quelque temps après l'émergence la première vision est celle d'un blanc terne. Un certain temps après avoir émergé les yeux continuent d'émerger. Lorsqu'à la fin ils s'ouvrent c'est ce blanc terne qui s'offre à eux. Conscience les yeux émergés d'avoir émergé. Lorsqu'à la fin ils s'ouvrent c'est ce blanc terne qui s'offre à eux. Vague conscience les yeux conviés à émerger d'avoir en partie émergé. Lorsqu'à la fin conviés ils s'ouvrent c'est ce blanc terne qui s'offre à eux. Vague conscience les yeux non conviés à émerger d'avoir en partie émergé. Lorsqu'à la fin non conviés ils s'ouvrent c'est ce blanc terne qui s'offre à eux. Plus avant ne se peut.

Encore.

Sans notion d'où parti. Ni comment. Ni qui. Aucune d'où parvenu. En partie parvenu. Ni comment. Ni qui. Aucune de quoi que ce soit. Sauf vaguement d'avoir émergé. En partie émergé. Avec la crainte d'être de nouveau. En partie de nouveau. De nouveau quelque part. De nouveau plus ou moins. De nouveau quelqu'un. Vague crainte née d'abord de la conscience seule. Vague conscience seule. Confirmée lorsqu'à la fin les yeux non conviés s'ouvrent. À ce blanc terne. Par ce blanc terne. Plus avant ne se peut.

Encore.

Vague conscience d'abord seule. De l'esprit seul. Seul émergé. En partie émergé. Puis pire émergence du corps aussi. À la vue de ce blanc terne du corps aussi. Aussi émergé. En partie émergé. Lorsqu'à la fin les yeux non conviés s'ouvrent. Sur ce blanc terne. Plus avant ne —

Encore.

Un peu de soi émergé. Quelque part émergé. Plus ou moins émergé.
D'abord l'esprit seul. Un peu de l'esprit seul. Puis pis émergé le corps aussi.
Un peu du corps aussi. Lorsqu'à la fin les yeux non conviés s'ouvrent. À ce
blanc terne. Plus avant -Encore.

Terni par le souffle. Souffle sans fin. Souffle finissant sans fin. Douce vision
redoutée.

(Traduit de l'anglais par Édith Fournier.)

Septembre 1981.

NI L'UN NI L'AUTRE

va-et-vient dans l'ombre, de l'ombre intérieure à l'ombre extérieure

du soi impénétrable au non-soi impénétrable en passant par ni l'un ni l'autre

comme entre deux refuges éclairés dont les portes sitôt qu'on approche se ferment doucement, sitôt qu'on se détourne s'entrouvrent doucement encore revenir et repartir appelé et repoussé sans percevoir le lieu de passage, obnubilé par cette lueur ou par l'autre seul bruit les pas que nul n'entend jusqu'à s'arrêter pour de bon enfin, pour de bon absent de soi et d'autre alors nul bruit

alors doucement lumière sans déclin sur ce ni l'un ni l'autre non perçu cette demeure indicible

(Traduit de l'anglais par Édith Fournier.)

1975.

Scriptorium .W.